

OSMOSE

*je me couche le soir
je pense aux rivières
qui coulent sans demander pardon*

Laurie Bédard

Mars 2024

TRIC TRAC



le bruit des choses heurtées

n° 78

Comité de rédaction

Erika Beaudet
Eve Berger
Arielle Deschatelets
Oscar Harimanana
François Labrecque
Alix Maksymjuk
Sarah Thibert
Jeanne Tremblay-Anctil

Comité d'édition

Arielle Deschatelets
Oscar Harimanana
François Labrecque
Alix Maksymjuk
Sarah Thibert
Jeanne Tremblay-Anctil

Crédits photographiques

Arielle Deschatelets
Oscar Harimanana
Alix Maksymjuk
François Labrecque

Professeur-e-s

Simon Castonguay
Geneviève Nugent
Alexandre Piché

Collaboration

Émilie Perrier Gosselin

Conception graphique

Dominique Rivard

La revue littéraire *Tric Trac* est publiée par le CANIF, en association avec un comité mixte d'étudiant-e-s du profil Création littéraire et de professeur-e-s de français. Elle paraît quatre fois par année.

Tou-te-s les étudiant-e-s du cégep du Vieux Montréal peuvent soumettre des textes (créés à partir des ateliers et des thèmes proposés par le comité de rédaction, ou non). Ces textes peuvent être en prose (maximum 400 mots) ou en vers (maximum de 50 vers).

Parution du prochain numéro : mai 2024

Faites parvenir vos textes (fichier Word) par courriel à trictrac@cvm.qc.ca.

N'oubliez pas d'inscrire votre nom, votre numéro de téléphone et votre matricule.

Le CANIF est ouvert du lundi au vendredi, de 9 h à 16 h.

Tric Trac n° 78

Volume 22, numéro 3

Mars 2024

© Tous droits réservés aux autrices et auteurs et au CANIF,
le Centre d'animation en français du cégep du Vieux Montréal.

Renseignements : 514 982-3437, poste 2164

Dépôt légal : mars 2024

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Éditique : Communications CVM

Impression : Reprographie CVM

Ce numéro de *Tric Trac* est accessible sur Internet : cvm.qc.ca

(5386)



TABLE DES MATIÈRES

notre invitée

LAURIE BÉDARD

OSMOSE

OSCAR HARIMANANA

JEANNE TREMBLAY-ANCTIL

ÉRIKA BEAUDET

SARAH THIBERT

ARIELLE DESCHATELETS

ALIX MAKSYMJUK

EVE BERGER

FRANÇOIS LABRECQUE



notre invitée
LAURIE BÉDARD

PRÉSENTATION

Née à Laurier-Station en 1987, Laurie Bédard a étudié la littérature française à l'Université de Montréal. Elle a publié *Ronde de nuit* (2016) et *Les univers parallèles* (2021), tous les deux au Quartanier. Elle vit présentement à Montréal, où elle travaille dans l'édition. Ancienne étudiante de Création littéraire au cégep du Vieux Montréal, Laurie a accepté avec enthousiasme notre invitation afin d'offrir un atelier d'écriture où elle nous a partagé une partie de son expérience dans le monde de la poésie et de l'édition.

Nous avons travaillé avec elle la question centrale du rythme en poésie, en l'approchant notamment par le biais de la répétition. Tantôt idée obsédante, tantôt moteur de l'énonciation, l'image qui colle et qui revient sans cesse est un indice tendu vers nous. Telle une effraction au cœur du langage, la reprise nous guide vers l'espace intérieur. Dans cet endroit intime auquel nous avons secrètement accès, il est possible d'accueillir des expériences de pensées inédites, là où les contradictions propres au corps et à la conscience donnent consistance à nos vies. Et même si c'est un endroit parfois inconfortable, il est primordial d'y plonger. Ainsi seulement nous est-il permis de vivre en adéquation avec nous-mêmes, enfin réconcilié-e-s, libres de nous mouvoir et de changer de formes. C'est ce qu'on appelle aussi, parfois, *l'osmose*.

OSMOSE



JANVIER

Oscar Harimanana

Il neige. 23 appels manqués de Maman en quatre heures. Le *groupchat* est en pleine ébullition : on se demande où on sort ce soir, Mona raconte sa date, David, qui ne regarde jamais les messages, envoie *meme* après *meme*. Tu as mal aux yeux. Maman t'appelle, tu ne réponds pas, il neige encore, il fait déjà nuit. Une vidéo d'une vache Highland avec une chanson de Mitski en fond (le choix de la chanson fait débat dans les commentaires), une interview de rue, un extrait de podcast tourné en ridicule, une publicité de sacs à dos, une fille magnifique qui montre son *outfit* (tu fouilles les commentaires pour savoir d'où vient sa jupe, on te donne le nom d'une marque coréenne hors de ton budget). Le *groupchat* a choisi un bar trop cher du centre-ville. Une publicité pour une application de livraison à domicile, *send this to someone you wanna go on a date with* (tu l'envoies à Mona), une guerre, pause to see which *dark-haired fictional character is your soulmate*. Avant que tu ne puisses le découvrir, Maman t'appelle. Tu laisses sonner. Il neige encore. Tu as mal aux yeux. L'appel cesse mais l'application s'est fermée, et quand tu la rouvres, une autre vidéo joue (*how i escaped a cult as a child*), tu ne sauras jamais quel *dark-haired character* est ton *soulmate*. Tu dois partir dans quarante-cinq minutes, tu n'as pas pris de douche depuis trois jours, ta garde-robe entière est à laver, et il neige tellement, tu devras mettre ton gros manteau laid et tes grosses bottes laides et te sentir dégueulasse à côté de tes amis, tu devras prétendre que tu t'amuses, que tout va bien, que ta mère ne t'appelle pas pour la centième fois. Tu ouvres le *groupchat*. *Hey guys, je suis trop désolé mais je pense pas pouvoir venir, je suis malade et je veux pas vous contaminer, amusez-vous bien*. Laurie et Annie aiment ton message, Laurie sera en retard, Annie a vu une fille *cute* dans le métro. Tu fermes ton téléphone, tu t'assieds dans ton lit pour regarder la neige tomber à travers la fenêtre. Tu devrais te lever, prendre une douche, manger, aller pisser. Maman t'appelle, l'écran illumine la pièce. Le rire de ton père en écho dans ta tête, quoi, tu veux être un garçon maintenant, l'étreinte de ta mère, ses mains dans tes cheveux, *je t'aimerai toujours, tu seras toujours ma petite fille d'amour*. Tu laisses sonner. Tu te recouches. Une vidéo d'une femme qui croque dans un bloc de beurre, *here's what I eat in a day as a high proteine carnivore* —

EN ATTENDANT
Jeanne Tremblay-Anctil

clé et moi on est pas comme les autres
on va à l'école pour leur faire accroire
 mais notre vraie place
 c'est dans le monde magique
 parmi les elfes et les étoiles

ce matin j'avais mal au dos
clé m'a expliqué que c'est normal
en fait ce sont mes ailes qui poussent
maintenant j'espère la douleur au réveil

la lune est pleine et elle sourit
elle sait que j'appartiens aux cieux
 c'est la meilleure confidente
 parce que les vrais bons secrets
se chuchotent toujours au milieu de la nuit

des fois je lui parle quand j'ai peur
ou que je souhaite vraiment quelque chose
je lui demande d'exaucer mes prières
 parce que c'est long
d'attendre les prochaines bougies d'anniversaire

mes étés chez clé c'est mes préférés
dans le trampoline on traverse les mondes
 des bonbons
 des jouets

et des toutous
doux comme la fin d'été
on attrape tout ce qu'on peut
 le plus haut possible
au travers des branches qui goûtent le paradis

mamie a eu un accident
son cœur a arrêté de fonctionner mais là
 c'est correct
elle se repose à l'hôpital
parce que presque tout son souffle s'est échappé
 pis mamie est rendue maganée

maman pleure beaucoup
pis papa est fâché après les médecins
mamie a tellement bien dormi
qu'on arrive pu à la réveiller
c'est bizarre mais j'ai l'impression
 que tout s'est arrêté

les elfes existent pu
 ni la magie
ils sont tous morts hier
quand le monde magique a brûlé
mes ailes pousseront jamais
j'irai jamais plus haut
que les branches d'un trampoline de banlieue



CRAQUEMENT D'OS EN RÉ MINEUR

Érika Beaudet

Soleil naissant coupe de ses rayons la poche amniotique de la chambre. Allongé sur le lit en intestins, thorax se lève, se rassoit en staccato dans sa cage. L'instrument de pensée songe à ses lourdes mains, s'écrasant sur un piano : notes forte et piano retentissent en écho dans la pénombre ventrale.

Le corps tombe du haut du tabouret.

Membres articulés de la marionnette se plient, se fracassent, se broient, tout devient ombre en points de suture. Le métronome au-dessus de l'instrument s'intensifie, les aiguilles pianotent sur la table d'opération, puis ralentissent lorsque la pointe d'un scalpel s'abat sur elles. Decrescendo de staccato en souffle, l'embryon rampe et devient ossement. Sillage des poumons, la respiration coupe les cordes vocales du piano au forceps. Sac en tissu d'organes ne bouge plus, les dernières lueurs de l'astre hospitalier sont à la limite du monde.

Les quatre temps sur la partition sont retenus

Par un cadavre abattu

Sur les dièses.

BENZÈNE EN FLAMMES

Sarah Thibert

le plancher bardasse sous tes pas les sacres échos vers le
fond du couloir ta sortie frappe les murs ça vibre les vitres
cassées retenues je forcé-e de disparaître dans les lattes de
plancher mais ton écrasement et tes allumettes sur ma peau
pétarde créent le blast

sous le poids de ton cri tes mots sulfures polluent ma voix
de miel cristallisé tu claques ta tête contre tes mains veux la
faire exploser de ses jus d'éthanol de ses jus combustibles
carburer à ta déchéance forcée scotchée à tes pieds

je ne veux pas de ta lourdeur mais tu m'y attaches de tes
maux qui étouffent mais tu m'en gaves

te voir t'immoler mais tu fais couler l'essence sur ta peau ma
gorge est grande ouverte et tu t'y jettes mais tu m'en
veux d'oser crier

tu ne me reconnais plus mais tu n'as jamais su voir
l'étendue au fond de mes yeux jamais su les profondeurs de
mes chants jamais su les mouvements de mes marées de mes
fumées ne me reconnais plus mais tu ne sais même
plus qui tu es et maintenant que je ne bois plus le benzène
que tu craches il n'y a plus que tes yeux vides qui me fixent

et moi

moi furie tout feu tout flammèche déferle dans la nuit sans
jamais regarder derrière sans jamais redevenir tison





VISQUEUSE
Arielle Deschatelets

Tes mots gluants font mal
C'est viscéral je sens
La crasse sous ma peau
Le désespoir qui me pourchasse

Mon cœur fragile se cristallise
Organe de l'amour pétrifié
Pour toujours je m'enlise
La romance rayée d'un trait

La douleur me sabote
Me transforme en monstre
Misanthrope mon visage un barbeau
Mon sourire plein de sirop

Attrape-moi
Porte mon cœur épinglé à ta poitrine
Perds-moi dans ta poche
Cache-moi sous une roche

Horrible frayeur
Qui colonise mes tripes
J'ai essayé de rincer mon corps de ton odeur
Tenté de te décoller de mon cœur

Tu es visqueuse comme le miel
Belle comme un tas de nœuds
Mon dédale amoureux

CITRON, MIEL, GINGEMBRE

Alix Maksymjuk

Pour respirer le diaphragme plus lousse, je frotte la peau morte sur ma poitrine, désencrasse l'intérieur de mon nombril, touche l'arrière de mon cou chaud, gratte mon bras gauche jusqu'au poignet, pose mes paumes l'une contre l'autre. Je frotte mes mains ensemble, empoigne un chandail chaud et l'enfonce sur ma tête, laisse glisser les bras dans les manches. Mes doigts tirent sur la couture du tissu. J'arrache un peu la peau de mes ongles et un peu la peau de mes lèvres.

Je souffle sur mes mains, enveloppe mes orteils dans des bas chauds, recolle mes doigts à la bonne paume. Je gratte mon bras droit, arrange mon bureau, plie la doudoune aux bons coins de lit, porte ma main droite à ma bouche pour la réchauffer. J'essuie la poussière sur le plancher et lave mes mains.

Je me dirige vers la cuisine, gratte mon bras gauche, lave mes mains. Je fais bouillir l'eau dans la bouilloire, allume le système de son, éteins le système de son. Le silence coud son fil aux rideaux tassés par le soleil. Je choisis le sachet de thé et la tasse, dépose le sachet de thé dans la tasse. Le plancher étend ses racines glacées contre la plante de mes pieds. Je verse l'eau bouillante, me brûle presque les empreintes digitales, camoufle la tasse sous mes ongles et la pose contre le sol poussiéreux. Je délousse les épaules, porte mes mains vers la baie vitrée, les réchauffe avec de la vitamine D.

Je m'assois par terre entre deux oreillers, me loge dans la section « éclairage matinal » de ma maison, me délecte du liquide fumant et de cet instant doux comme un ciel bleu fraîchement amarré au port de son chez-soi.



MERCI

Eve Berger

T'es dans les toilettes insalubres d'un McDo. L'éclairage clignotant grésille comme un grillon mourant de chaleur. Tes genoux sont tout pétés, écrasés contre les dalles froides et humides. T'as pas envie de savoir ce qui a pu traîner là. Et ton corps qui tremble, qui n'arrête plus de trembler.

Ça sent la friture à plein nez, et la sueur, saline, passée date. T'entends sa respiration graveleuse et haletante. Le grillon prend plus de place. Ça te rappelle les nuits de canicule. Tu te dis : l'été s'en vient. Tu te raccroches à ça.

L'unique fenêtre donne sur un parking quasi vide. Tu t'imagines courir, pieds nus contre le béton froid. Du gravier pogné entre les orteils. Sentir l'air frais de fin de soirée qui s'entame.

Ses grosses mains rouges et enflées sont posées lourdement sur tes hanches. Tu l'imagines compter ses impôts avec, pelleter son entrée de garage et fourrer sa femme
Tu l'entends marmonner.

« Dis merci. »

Merci.

T'as quatre ans. Tu portes encore tes boucles noisette. On te dit que tu ressembles à Maman. T'es timide. Elle te regarde, tendrement ferme, et te dit : *Qu'est-ce qu'on dit ?*
Tu penches la tête, et tu souffles : *Merci.*
Les gens sont ben contents. Oh ! Ils te trouvent ben cute !

« Dis merci. »

T'as six ans. Pour ta fête, tes deux grands-pères t'ont offert le même puzzle de Bach et Bottine. Tu t'es sentie mal. T'as toujours été un enfant sensible. Ton grand-père t'a regardée dans les yeux, une petite étincelle entre ses cils gris, et t'a simplement dit : *Ne t'excuses pas, dis juste merci.*

« Dis merci à ton maître, hein, ma belle. »

Il est content. Il te regarde avec ses yeux mouillés. Il reprend le casse-tête. Ça sent le gâteau à la vanille autour de vous deux. Et tu comprends tout.

« Dis merci, sale chienne. »

Merci.

Tu le dis. Tout petit, tout aussi rembobiné que toi. Le plus petit, insignifiant, rikiki de rien du tout merci du monde.

Tes yeux sont rouges. T'aimerais ravoir les boucles à Maman, pour te cacher derrière.

Merci.

Tu le répètes. Ton corps se tord. Comme s'il savait. Tu fermes les yeux fort fort fort. Ça brûle sous tes paupières.

Encore.

Merci.

Tellement petit.

Tu le sens aller plus vite. Ça fait mal. Tu respires plus fort toi avec.

Merci. Merci. Merci. Merci. Merci.

Entre les cris d'enfants, les ballons de baudruche et le parfum vanillé. Entre Maman et Grand-Papa. Le grillon tout autour.

Une voix s'élève.

Pis là, tu le sens jouir.

T'entends plus le grillon. Y'est mort sur les dalles. Tu sais plus trop quand est-ce qu'il a arrêté de plaider.

Il grogne. Il te relâche soudainement, tes jambes lâchent et tu t'écrases, toi aussi, à côté du cadavre de bestiole, ta joue aplatie près du bol de toilette fissuré.



JADIS, EFFLEUREMENT

François Labrecque

bref, le déni
nourrit un espoir stérile
jamais rassasié

ce soir je déguste
de vieux polaroïds
pour remplir ma panse

au fond
du fond
du torse

un trou béant joue à
cache-cache

lorsque mon visage
de glaise
suinte

je ne suis pas immuable
je suis décousu
de
fil
en
aiguille

je rampe je marche
je file
je ne cours
plus.



5 juin 1923

[...] la question à laquelle je voudrais avoir réponse est celle-ci : Pensez-vous qu'on puisse reconnaître moins d'authenticité littéraire et de pouvoir d'action à un poème défectueux mais semé de beautés fortes qu'à un poème parfait mais sans grand retentissement intérieur ? [...] C'est tout le problème de ma pensée qui est en jeu. Il ne s'agit pour moi de rien moins que de savoir si j'ai ou non le droit de continuer à penser, en vers ou en prose.

Je me permettrai un de ces prochains vendredis de vous faire hommage de la petite plaquette de poèmes que M. Kahnweiler vient de publier et qui a nom : Tric Trac du Ciel.

- Antonin Artaud



le bruit des choses heurtées